Libri Novi

ANDRÉ-SALVINI, B., 2001 : *Babylone* (= *Que sais-je ?* 292), Paris (Presses Universitaires de France). 127 p., illustrations au trait. € 6,50.

En 1948 paraissait dans la même collection sous le même numéro le volume *Babylone* de la main de Maggie Rutten. Vu le décalage temporel, Béatrice André-Salvini a rédigé une synthèse qui est à la fois neuve et originale. En 127 pages elle a été à même de réunir l'essentiel que "l'honnête homme" devrait savoir à propos d'une des grandes capitales du Proche-Orient ancien. Comme l'auteur a tenu compte des derniers acquis scientifiques, tant archéologiques que philologiques, qu'elle a d'ailleurs judicieusement incorporés dans la trame de son exposé, le volume servira d'aide-mémoire à jour, aussi pour les étudiants. A la page 4 l'auteur est trop brachylogique : si elle tient à une origine "proto-euphratéenne" du nom de Babylone, il aurait été préférable de le citer sous la forme *Babilla* (qui est sans étymologie) dans laquelle les "philologues" anciens ont cru reconnaître par assonance *Bāb-ili*, qu'ils ont retraduit en sumérien KÁ-DINGIR(.RA). Sont d'abord passées en revue les sources textuelles (cunéiformes, bibliques, classiques, arabes), les écrits de voyageurs du Moyen-Age et des Temps modernes, les premières prospections du site au 19e siècle et les fouilles scientifiques à partir de Koldewey. Ensuite les avatars et vicissitudes de la ville à travers sa longue histoire sont évoqués. Le plus grand chapitre est nécessairement consacré à la description topographique de la ville néo-babylonienne, sans oublier l'historique et les fonctions des monuments dans la vie officielle et religieuse. Une bibliographie choisie où l'on trouve l'essentiel conclut le volume. Il est regrettable que l'éditeur de la collection n'ait pas permis que l'auteur dispose de plus de place pour la carte topographique des restes archéologiques, qui est très utile et à jour puisqu'elle mentionne e.a. les temples fouillés et ceux localisés par les textes. En tout état de cause un petit livre agréable à lire et à consulter régulièrement. LDM

BRENIQUET, C., KEPINSKI, C. (contrib. réunies par), 2001 : *Etudes mésopotamiennes. Recueil de textes offert à Jean-Louis Huot*, Paris (Editions Recherche sur les Civilisations). XXV + 517 p., nombreuses illustrations. € 75,00.

Bel ouvrage réunissant 32 contributions originales, de natures très diverses, mais toutes consacrées à l'Iraq ; il constitue également un hommage très sincère à Jean-Louis Huot dont on connaissait les batailles livrées pour une archéologie fondée sur une "logique de programme" plutôt que sur une "logique de site" (p. XVIII). Catherine Breniquet et Christine Kepinski-Lecomte, toutes deux élèves du patron de la rue Michelet, doivent être félicitées pour cette initiative qui nous fait bénéficier de lectures fort intéressantes, qu'il serait toutefois difficile de résumer ici dans le détail ; il nous semble utile, cependant, d'en énumérer les titres :

- J.A. Armstrong, Late Old Babylonian Pottery from Area B at Tell ed-Deylam (Dilbat)
- D. Arnaud, Le panthéon de l'Ebabbar de Larsa à l'époque paléo-babylonienne
- O. Aurenche & S.K. Kozlowski, Le Croissant fertile et le « triangle d'or »
- C. Breniquet, Figurines ophidiennes
- Y. Calvet, Remarques sur l'urbanisation de Larsa à l'époque paléo-babylonienne
- A. Caubet & M. Yon, Pommeaux de chars, du Levant à la Mésopotamie et à l'Elam
- N. Chevalier, Un voyage dans le Sud de la Mésopotamie, il y a cent ans
- S. Cleuziou, Autrefois la Mésopotamie allait jusqu'à la mer…
- S. Cluzan & H. David, De Tello à Ra's al-Jinz : la résurgence d'une image peut-elle traduire une communauté de pensée ?
- D. Collon, Les empreintes de la période Ninivite 5 à Ninive
- U. Finkbeiner, When does Ubaid end ? — When does Uruk Begin ?

- P. Fiorina, Nimrud : les coquillages de Fort Salmanasar
- J.D. Forest, De l'anecdote à la structure : l'habitat de la culture de Gawra et la chefferie nord-mésopotamienne
- H. Gasche & S.W. Cole, Irnina, Zubi and Other Watercourses in the Area North of Sippar ; A Summary
- J.-J. Glassner, Quelques questions sur les femmes en Mésopotamie
- D.P. Hansen, Some Notes on the Old Babylonian Bagara of Ningirsu in Lagash
- M.-L. Inizan, Du Paléolithique ancien sur les bords du Tigre dans le nord de l'Iraq
- A. Invernizzi, La découverte d'Ur par Pietro della Valle
- F. Joannès, Les débuts de l'époque hellénistique à Larsa
- C. Kepinski-Lecomte, Tell Khoshi et l'urbanisation de la Djezireh au IIIe millénaire
- S.K. Kozlowski, L'Acheuléen sur le Wadi Faidoune et à Nemrik
- B. Lafont, Fortunes, héritages et patrimoines dans la haute histoire mésopotamienne. A propos de quelques inventaires de biens mobiliers
- O. Lecomte, Les Lakhmides d'al-Ḥirā : des Arabes en Basse Mésopotamie (IIIe-VIIe siècles apr. J.-C.)
- J.-C. Margueron, Aux origines du plan de Babylone
- R.J. Matthews, From Kuwait to Ras al-Khaimah : Ubaid Connections in the Gulf
- S. Méry & G. Schneider, De l'île de Dalma au Ra's al-Jinz : les céramiques mésopotamiennes dans la péninsule d'Oman aux Ve-VIIe millénaires
- B. Muller, Maquettes en Mésopotamie
- A. Rougeulle, Harbâ, un site médiéval tardif de l'Iraq central
- M. Sauvage, Les briques de grande taille à empreintes de doigts : le *Choga Mami Transitional* et la culture de Oueili
- R. Vallet, Khafadjé ou les métamorphoses d'un quartier urbain au III^{e} millénaire
- R. Venco Ricciardi, Dernières découvertes dans le temenos de Hatra
- T. Watkins, Re-Thinking the Neolithic Revolution and its Consequences

Le volume se termine sur une note gaie due à Barthel & Michael Hrouda et Agnès Spycket, *Isin et Larsa : évocation rétrospective*. Il ne s'agit évidemment pas d'une vieille querelle entre les deux cités rivales, mais bien d'un nouveau témoignage d'amitié qui rejoint ceux, déjà nombreux, formulés auparavant pour le récipiendaire. HG

JANSSEN, C. (bundeling), 2001 : *Het gebroken hart in Oosterse literaturen*, Gent (Academia Press), 139 blz. € 12,50.

Het was een uitstekend idee de teksten te publiceren die door de Gentse orientalisten (en vooral de jongeren) gepresenteerd werden op het druk bijgewoonde Symposium "Hartepijn op Sint-Valentijn" dat ze organiseerden op 14 januari 2001. Dit symposium wordt het eerste van een nu jaarlijkse traditie. Caroline Janssen bundelde het geschrevene, dat ze aanvulde met een ten geleide. Elke auteur koos een passende passage uit zijn vakgebied, die hij in een aangenaam leesbare vertaling omzette. De "Sitz im Leben" van de tekst alsook, waar nodig, een filologische adstructie of een literair commentaar werden niet vergeten. De rijke verscheidenheid spreekt voor zichzelf :

- M. Tanret, Helse liefde (Sumerisch)
- C. Janssen, Rapsodie in blue (Arabisch)
- F. Olbrechts, Ik denk aan treurzangen, mijn liefste (Arabisch)
- K. De Graef, Met hart en ziel (Jiddisch)
- E. Moerloose, Uitzichtloze liefde (Sanskrit)
- F. Van den Bossche, Liefde en verdriet in het Vajjālaggam (Prākrit)
- C. Everaert, Halsbrekende toeren (Urdū)
- B. Dessein, Beduvelde liefde (Chinees)
- D. Delporte, Dodelijke eed (Chinees)
- P. Vandenbroucke, De onmogelijke liefde van de monnik Chosin (Chinees ; uit Korea)
- E. Van Goethem, Treurlied om de dood van een concubine (Japans)

Al bij al, een mooie verpozing en een streling voor hart en geest. LDM

JOANNÈS, F. (sous la dir. de), 2001 : *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris (Robert Laffont). XXXVIII + 974 p., illustrations. € 28,80.

Après la parution de plusieurs dictionnaires et encyclopédies d'envergure sur le Proche-Orient ancien et le monde de la Bible, plus coûteux et en langue anglaise, l''Ecole de Paris' se devait de faire paraître

une œuvre en français, enrichie de notes riches et de valeur. C'est maintenant chose faite avec ce *Dictionnaire* de près de 1000 pages, sur papier bible, de consultation aisée et d'un format agréable. Des atouts supplémentaires sont un sommaire thématique, très utile (pp. XXXI-XXXVI), et un ensemble d'index, indispensables en raison de l'architecture-même de l'ouvrage (pp. 931-972) ; un des aspects intéressants est en effet l'existence de lemmes qui ont un sens aussi général que 'Campagnes militaires', 'Effectifs de l'armée', 'Techniques architecturales', 'Traités internationaux', 'Récit de construction', 'Reconstruction des temples' ou encore 'Plans et orientation', 'Mesure du Temps', 'Textes scolaires', 'Hiérarchie sociale'... Les illustrations sont pertinentes et l'équipe associée à cette réalisation est à féliciter pour l'immense travail fourni avec talent ; il profitera aussi bien aux spécialistes du Proche-Orient ancien, aux étudiants de cette discipline et à un public plus élargi.

Au hasard d'une première consultation — on ne lit pas d'un seul trait un millier de pages aussi denses — on formulera quelques remarques qui ne diminuent en rien l'intérêt de l'ouvrage.

– Alors qu'une colonne et demi est consacrée à Rib-Addi, des souverains aussi prestigieux que Cyrus le Grand, Darius et Xerxès, par exemple, n'ont pas droit à une entrée ; ils ont pourtant davantage présidé au destin de la Mésopotamie que ce Rib-Addi, "gouverneur de Biblos pour le compte de l'Égypte" (p. 723). On lira donc, pour nous informer sur ces rois écartés, les articles 'Achéménides (rois)' et 'Perses' notamment. Et on appréciera, au passage, l'existence d'index qui nous ont orientés vers ces textes rédigés avec élégance par Francis Joannès. On regrette cependant l'absence, dans les quelques références bibliographiques, d'un ouvrage aussi essentiel que celui de Pierre Lecoq [1] dont le public, auquel est destiné le *Dictionnaire*, pourrait tirer bon profit. D'autant plus que Lecoq présente souvent des alternatives intéressantes pour des sujets dont l'histoire ne nous a pas encore livré le mot de la fin. Il en serait ainsi pour la question, débattue depuis de nombreuses décades, de l'invention de l'écriture cunéiforme vieux-perse ; pourquoi, "selon toute vraisemblance", aurait-elle eu lieu à l'époque de Darius Ier "dans le cadre de sa prise de pouvoir et de *l'organisation nouvelle* qu'il donna à l'Empire achéménide" (p. 644 ; les italiques sont de nous), alors que toutes les *archives administratives* de Persépolis sont rédigées en langue élamite ? Sans entrer dans ce débat sensible, on notera simplement que plus d'un prédécesseur du grand Darius avait de bonnes raisons de créer une écriture pour noter la langue dans laquelle il s'exprimait !

– A la p. 518 (Mèdes), on identifie sans équivoque le mont Bikni avec le Demavend, sommet prestigieux qui domine de ses 5604 m la capitale iranienne. Une identification dans le Badakshan (Afghanistan) fut pourtant proposée par Vallat pour cette 'montagne du lapis-lazuli' [2], pierre dont il serait difficile de trouver des traces dans la région au nord de Téhéran. Mais l'équation avec le mont Demavend repose, il est vrai, sur une belle métaphore reprise en 1948 par Olmstead [3].

– 'Irrigation' ; ce sujet difficile est traité avec soin, mais le 'système du Nahrawan', par exemple, n'a pas été installé à l'époque sassanide pour réguler les eaux du Tigre ; d'autant moins que l'on considère généralement que le tronçon le plus ancien de ce gigantesque système est celui qui se trouve à l'est de la Diyalah. Le premier objectif de cette entreprise était donc lié au maintien (ou à la réactivation) de l'irrigation d'une énorme région située à l'est du Tigre ou, en termes différents, dans l'arrière-pays de Ctésiphon ! Ce n'est que plus tard, vers la fin de l'époque sassanide, que le célèbre al-Qatul al-Kisrawi aurait été creusé à partir d'un point situé vers l'extrémité nord de la future mégalopolis de Samarra... pour suppléer davantage d'eau au système situé en aval.

La partie inférieure du Nahrawan, soit le tronçon que l'on considère comme étant le plus ancien, évoluait d'ailleurs au sommet de la plus importante structure géomorphologique reconnue en basse Mésopotamie ; nos propres recherches montrent qu'il existe un rapport entre cette énorme levée et les vestiges de l'ancien complexe hydrographique Durul/Ṭabān, que le Nahrawan aurait ainsi remplacé après la ou les modifications des tracés de ce complexe. On voit donc une nouvelle fois que des liens structurels peuvent traverser de très longues périodes.

---

[1] P. LECOQ, 1997 : *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris (Gallimard).

[2] F. VALLAT, 1993 : *Les noms géographiques des sources suso-élamites* (= *RGTC* 11), Wiesbaden, 42.

[3] A.T. OLMSTEAD, 1970[6] [1948] : *History of the Persian Empire*, Chicago, London, 22-23.

Un autre passage mériterait un prolongement (p. 415) ; il concerne le développement de l'irrigation qui, "croyait-on, nécessite une société hiérarchisée et organisée. Aujourd'hui, cette théorie est à nuancer fortement." Mais on lit, un peu plus loin : "...dans bien des cas ce sont plutôt les États une fois constitués qui ont eu des ressources suffisantes pour se lancer dans d'ambitieux programmes de creusement de canaux."

– Les interventions dans le domaine de l'architecture ne sont pas toujours heureuses. Laura Battini (p. 207-208) encombre son discours avec des considérations plus ou moins obscures relatives à 'la cour' — espace à ciel ouvert — et 'l'espace central', couvert avec une toiture. Notre expérience montre que c'est sur le terrain, lors du dégagement des sols, qu'on recueille les informations qui permettent de préciser si l'on se trouve, ou non, dans un espace couvert. Il n'est pas interdit, non plus, de compléter l'observation faite sur le terrain avec des analyses micromorphologiques qui nous apprennent, par exemple, que les sols à ciel ouvert peuvent contenir plus de phytolithes que les sols couverts [4]. Pas de pardon donc pour le fouilleur qui ne sait ni 'lire', ni 'interpréter' son terrain.

Dans un tout autre domaine, on suggère (p. 319) que "dans les grands temples, l'étage aurait pu servir pour l'habitation d'une partie des prêtres". Pourquoi pas ? Logés au-dessus des locaux réservés au divin, ces prêtres ne pouvaient que mieux communier avec les dieux !

Que les voûtes n'étaient utilisées que tardivement en basse Mésopotamie est une observation pertinente (p. 835) [5] ; mais on aimerait connaître, aussi, quel est ou quels sont les sites qui ont révélé ce type d'installations au début du premier millénaire avant notre ère dans cette basse Mésopotamie.

– La description des activités archéologiques à Sippar (Abū Ḥabbah) est surprenante. Si Rassam a bien œuvré sur le site en 1881 et 1882, le total des "quelques 300 pièces" qu'il aurait mis au jour dans le temple de Šamaš (cf. p. 783) doit être divisé par deux pour correspondre plus ou moins à la réalité [6]. En 1941, Mohammad Ali Mustafa n'a pas fouillé à Sippar (Abū Ḥabbah), mais à Tell ed-Dēr [7] et les Belges n'ont pas fouillé à Sippar en 1970, mais en 1972 et 1973. Quant au rempart — qui n'en est pas un, mais une digue — sa phase la plus ancienne et la plus importante n'est pas néo-babylonienne, mais paléo-babylonienne, même si l'ouvrage fut rehaussé plus tard et à plusieurs reprises [8]. "L'autre Sippar" — la moderne Tell ed-Dēr — a également la faveur de quelques lignes (p. 784). Si l'on tient compte de la nature des bâtiments mis au jour par les Irakiens (en 1941) et par les Belges (à partir de 1970), mais aussi de leur distribution sur le site, le *Palais* de Hammurabi dont on parle dans un texte devait plutôt être de la dimension d'un *guest-house* ; d'autant plus qu'il faut encore prévoir une place pour le temple d'Annunītum, sans doute à l'ouest de la maison d'Ur-Utu, secteur fort remué par les fouilleurs clandestins du 19e siècle. Mais sur la tablette il s'agit évidemment d'un "Palais" puisque le grand roi y séjourna.

– A la p. 667, Ḫirītum est situé sur le Tigre. Cécile Michel désavoue ainsi la proposition de Kraus [9] — qui situait la ville sur l'Irnina — pour suivre, apparemment, la suggestion de Harris [10]. Ou, y a-t-il confusion avec le site de Ḫibarītum ?

– Malgré l'existence de mariages connus depuis l'époque d'Ur III, de relations économiques et politiques, voire militaires, l'Elam est absent dans l'entrée 'Diplomatie' [11].

Qu'importent ces quelques remarques dont le poids, finalement, est insignifiant par rapport à celui des qualités de cet ouvrage auquel il faut souhaiter de

---

4 Cf. G. STOOPS & R. NIJS, 1986 : « Micromorphological Characteristics of Some Tell Materials from Mesopotamia », *Pedologie* 36, 329-336.

5 Voir cependant les couvertures voûtées paléo-babyloniennes dans le Hamrin où celles du Tell Ababra sont relativement bien conservées (H. TRENKWALDER-PIESL, 1986 : « Die österreichischen Ausgrabungen im Iraq : 1978 bis 1984 » *in* W. MEID & H. TRENKWALDER (éd.), *Im Bannkreis des Alten Orients*, Innsbruck, 272-73).

6 Pour plus de détails, voir L. DE MEYER et H. GASCHE, 1980 : « Contributions à la topographie de Abū Ḥabbah », *Tell ed-Dēr* 3, Leuven, 23-36 et plan 3.

7 Cf. TAHA BAQIR & MOHAMMAD ALI MUSTAFA, 1945 : « Iraq Government Sounding at Dêr », *Sumer* 1/2, 37-54.

8 Voir H. GASCHE & R. PAEPE, 1980 : « The Surrounding Wall of Abū Ḥabbah (Sippar) in Relation to that of Tell ed-Dēr and to the Regional Fluviatile System », *Tell ed-Dēr* 3, 51.

9 F.R. KRAUS, 1955 : « Provinzen des neusumerischen Reiches von Ur », *ZA* 51, 59.

10 R. HARRIS, 1975 : *Ancient Sippar. A Demographic Study of an Old-Babylonian City (1894-1595 B.C.)* (= *UNHAI* 36), Leiden, 88. A ce propos, voir aussi le commentaire de S.W. COLE & H. GASCHE 1998 : « Second- and First-Millennium BC Rivers in Northern Babylonia » *in* H. GASCHE & M. TANRET (éd.), *Changing Watercourses in Babylonia. Towards a Reconstruction of the Ancient Environment in Lower Mesopotamia* (= *MHEM* 5/1), Ghent, Chicago, p. 21 et n. 96.

11 Voir cependant les mentions dans les lemmes 'Traités internationaux' et 'Cassites'.

nombreuses lectures prolongées tard dans la nuit des temps. HG

VICARI, J., 2000 : *La tour de Babel* (= *Que sais-je ?* 3555), Paris (Presses Universitaires de France). 127 p., illustrations au trait. € 6,50.

La collection *Que sais-je ?* nous a toujours — ou presque — offert des textes de qualité, rédigés par des spécialistes compétents. Celui qui traite de *Babylone* (Béatrice André-Salvini) et qui vient de paraître, en est un exemple.

Il n'en est pas de même pour le numéro 3555 de cette même série. L'auteur, qui fut l'architecte de R. Ghirshman à Tchogha Zanbil durant la campagne de 1953-1954 semble avoir quitté l'archéologie de l'Iran à cette époque, tant les inexactitudes et les approximations dominent son ouvrage. De plus, il interprète l'histoire comme les maçons irakiens qu'il mentionne à la page 7 : "en toute liberté". Ce qui lui permet aussi de confondre mythe et réalité [1] et de disserter sur l'éclatement de la première langue sans même se rendre compte de l'inanité de ses propos [2]. Tout cela discrédite les quelques passages qui présentent parfois une idée intéressante, jamais nouvelle, mais toujours noyée dans un fatras de contrevérités, de digressions prétentieuses et de théories anachroniques.

A la p. 2 déjà, la carte désoriente le lecteur : Assur n'a jamais été sur la rive gauche du Tigre et Séleucie n'a jamais occupé la place de Ctésiphon ; pour parfaire l'image, Babylone, Isin et Larsa sont également mal placés !

Le tableau de la page suivante accélère le rythme de la désinformation qui s'installe définitivement : les dynasties d'Isin I, de Larsa et de Babylone I se succèdent alors qu'en réalité les deux premières sont contemporaines, ou presque, et que la troisième commence vers le milieu des deux autres ! Mais c'est la suite de ce même tableau qui contient les perles les plus savoureuses (p. 4) : on apprend que les Hébreux étaient en captivité à Babylone lorsqu'ils ne l'étaient plus, que Hérodote a vécu avant Cyrus le Grand [3] et qu'Untash Gal — qu'on lit Untash-Napirisha depuis plus de 35 ans [4] — a régné après Kurigalzu II alors qu'on sait, mais depuis une bonne dizaine d'années seulement, que les deux souverains étaient contemporains [5] !

Pour rester dans le domaine des illustrations, la fig. 4 ne représente pas "les ruines de la Tour de Babel d'après C.J. Rich", mais le 'Tell Babil', ce qui n'est pas la même chose [6], d'autant moins que Rich localisait, au début du 19e siècle, la célèbre Tour dans les ruines de Borsippa, qu'il pensait être à l'intérieur du périmètre de Babylone. Quant à la fig. 5, elle n'est pas d'après le plan d'Eckhard Unger, mais d'après celui qui est publié dans les *Dossiers Histoire et Archéologie* n° 103 (1986), p. 40 [7].

Si on vérifie les sources, on constate rapidement que Vicari les manipule avec une belle virtuosité : ce que Parrot [8] attribuait à Lethaby revient ici (p. 19, fig. 7) à Weissbach et inversement ; contrairement à ce qu'il affirme aux pp. 2 et 123, nombre d'illustrations ne sont pas "tirées de travaux de l'auteur", mais reproduites ou redessinées — sans référence aucune — d'après Kramer [9] (fig. 25), par exemple, ou Ghirshman [10] (les fig. 17 [maladroitement redessinée !], 18, 35 et 36).

Plus grave est ce qui figure sur les plans de la ziggourat de Tchogha Zanbil [11] (fig. 18, 20, 35 et 37) et la description ahurissante des différentes phases de sa construction (pp. 40-43). Dans ses sornettes, Vicari invente, sans la moindre contrainte, une même

---

1 Lors de la construction des premières ziggourats, "la religion unique des origines" avait disparu depuis longtemps !

2 Cette "première langue" n'a jamais existé ! Et quand la première ziggourat fut construite, les langues étaient déjà innombrables !

3 C'est d'autant plus grave qu'à la p. 5 l'historien grec est correctement daté.

4 W. HINZ (1965 : « The Elamite God ^{d}GAL », *JNES* 24, 351-354) a montré que les sumérogrammes DINGIR.GAL devaient être lus en élamite *Napi-riša*. Le roi s'appelait donc Untash-Napirisha.

5 Cf. M.-J. STEVE & F. VALLAT, 1989 : « La dynastie des Igihalkides : nouvelles interprétations » *in* L. DE MEYER & E. HAERINCK (éd.), *Archaeologia Iranica et Orientalis. Miscellanea in honorem Louis Vanden Berghe*, 223-238.

6 Le Tell Babil est la seule colline dans l'enceinte de Babylone qui a conservé le nom de l'ancienne capitale ; elle se trouve tout au nord de Babylone, au sommet du triangle que forme la muraille extérieure construite par Nabuchodonosor II (pour ce qui subsiste de la 'Tour', voir la fig. 1 de Vicari ou, beaucoup plus évocatrice, l'illustration à la p. 245 de J.-L. HUOT, J.-P. THALMANN & D. VALBELLE, 1990 : *Naissance des cités*, Paris.).

7 *Dossier* pour lequel Vicari a lui-même rédigé un article (cf. les pp. 44-47) !

8 A. PARROT, 1949 : *Ziggurats et Tour de Babel*, Paris, p. 184.

9 S.N. KRAMER, 1957 : *L'Histoire commence à Sumer*, Paris, p. 120 ou 122 selon l'édition.

10 R. GHIRSHMAN, 1966 : *Tchoga Zanbil (Dur-Untash)* 1. *La ziggurat* (= *MDP* 39), Paris.

11 Qui ne signifie pas "couffin renversé" (cf. p. 40), mais "colline (en forme de) couffin".

fonction "d'anneau" à tous les étages du monument, y compris au premier ; il ignore ainsi le résultat des fouilles et leur publication soutenue par de nombreuses photographies. En réalité, ce premier étage et sa vaste cour pavée n'est pas un "anneau", mais un monument à part entière qui n'était pas, à l'origine, conçu comme une ziggourat. Trois de ses côtés abritaient une rangée de chambres alors que le quatrième en avait deux [12] ; la cour ne formait donc pas un carré, mais un rectangle ce que ne sont pas, en plan, les trois autres étages de la future ziggourat ! Cette seule observation aurait dû avertir l'auteur qu'il s'égarait en restituant, comme il le fait à la fig. 20, les différentes phases de la construction ; mais les petites friponneries ne s'arrêtent pas là : il n'y a pas (p. 42) de "galerie forée de part en part" ni de "première assise du noyau central… réalisée en briques cuites" ! Mais une galerie creusée depuis la façade nord-ouest jusqu'au centre du monument et des 'anneaux', c'est-à-dire les trois étages supérieurs de la ziggourat — cette fois ce sont des anneaux ! — construits directement sur le pavement de briques cuites de la grande cour du sanctuaire initial !

On arrêtera là l'inventaire de ce premier voile de sottises… pour en soulever un autre et rappeler que le fondateur de la dynastie cassite ne s'appelait pas Kurigalzu (p. 12), que le dernier de la même dynastie n'était pas Kashtiliashu IV, que les Cassites n'ont pas conquis l'Elam avant de s'emparer de Babylone et que les relations étaient plutôt bonnes entre Elamites et Cassites à l'époque d'Untash-Napirisha puisque celui-ci est né d'une princesse cassite et qu'il en épousa une autre ! Les transcriptions qu'utilise l'auteur ont également quelques rides : Ut-Napishtim pour Uta-napishtim (p. 55), Nicir pour Nitsir (p. 56), Shamash Shumi Ukin pour Shamash-shum-ukin (p. 55). Et, pour finir, Jean-Claude Margueron n'est pas un assyriologue, mais un archéologue.

Cet opuscule sur la Tour de Babel est un maltraité qu'il ne faut lire que si l'on souhaite être désinformé. L'auteur est un mauvais ambassadeur d'un sujet pourtant passionnant et les Presses Universitaires ont publié un livre qui ne le méritait pas. FV

[12] Voir, par exemple, les fig. 27 et 29 de R. GHIRSHMAN, 1966 : *Tchoga Zanbil (Dur-Untash)* 1. *La ziggurat* (= *MDP* 39), Paris, ainsi que les plans II et III en fin de volume.